Les liaisons (dangereuses?) entre traduction et interprétation

Benoît Kremer

▶ **To cite this version:**

Benoît Kremer. Les liaisons (dangereuses?) entre traduction et interprétation. Les liaisons dangereuses: Langues, traduction, interprétation, Dec 2010, Beyrouth, Liban. p. 19 - 24. hal-00592368

HAL Id: hal-00592368

https://confremo.hal.science/hal-00592368

Submitted on 12 May 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les liaisons (dangereuses ?) entre traduction et interprétation

Monsieur le Recteur,
Excellences,
Monsieur le Directeur,

L'AIIC que j'ai l'honneur de présider vous présente ses remerciements les plus cordiaux pour l'invitation qui lui a été faite d'ouvrir ce colloque au programme fort alléchant. Mais vous n'empêcherez pas Benoît Kremer de donner un tour quelque peu personnel à cette communication, étant donné mon expérience à la fois de traducteur (depuis 29 ans), d'interprète de conférence (depuis 27 ans) et d'enseignant de ces deux disciplines (depuis plus de 20 ans).

Entre traduction et interprétation, les liaisons doivent-elles être dangereuses ? Pour tenter de répondre à cette question, j'envisage de commencer, en bon Français, par une sorte de définition des termes, c'est-à-dire une description des différences et des similitudes entre ces deux notions. Ensuite, puisque je représente une association professionnelle, j'évoquerai le contexte professionnel dans lequel s'exercent ces deux professions. Et enfin, j'aborderai divers malentendus dont elles sont souvent victimes.

La similitude la plus frappante et la plus évidente entre traduction et interprétation tient au processus qui les caractérisent : dans les deux cas, un auteur/locuteur exprime un message, que le traducteur/interprète « transforme » (selon une série d'opérations intellectuelles que je décrirai plus loin) en un message destiné à la prise de connaissance (lecture/audition) d'un public d'une autre langue que celle du message initial. La différence la plus manifeste tient bien sûr à ce qu'en traduction, le processus commence par la production d'un document écrit qui, après l'opération traduisante, aboutit à un autre document écrit destiné à la lecture, alors qu'en interprétation, l'origine du message est un acte de parole qui, après avoir subi l'opération traduisante, devient un autre acte de parole destiné à l'écoute.

Plus importante cependant est l'autre différence majeure, qui tient à ce que la traduction est une opération « stochastique », par à-coups, fragmentée, qui n'unit pas (forcément) dans un même lieu ni une même époque l'auteur, le traducteur et le lecteur. Des siècles peuvent même s'écouler entre la production d'une œuvre et sa traduction, puis entre la réalisation de cette traduction et sa lecture par un public quelconque. En revanche, l'interprétation est un produit par essence destiné à une « consommation immédiate ». Tous les participants à l'acte de communication se trouvent (et doivent nécessairement se trouver) dans un même endroit (même si cette présence conjointe peut tolérer, de nos jours, quelques exceptions dues à l'existence de moyens technologiques permettant des communications à distance) ; quoi qu'il en soit, la présence concomitante des divers acteurs (locuteur, interprète et auditeur) est indispensable à l'acte d'interprétation, qui lui-même n'est normalement pas destiné à être réécouté, pas plus qu'une crêpe réalisée sous vos yeux dans une crêperie n'est destinée à être consommée plusieurs mois plus tard.

Mais au juste, puisque nous avons parlé des similitudes et des différences, qu'est-ce qui caractérise cette « opération traduisante » dont je n'ai pas encore dit grand'chose ? En d'autre termes, que se passe-t-il dans le cerveau du traducteur/interprète au moment où il travaille ?

Des opérations de perception et de décodage du message ont lieu (sur la base d'un message initial exprimé dans une langue/culture donnée), suivies par des opérations d'encodage et

d'expression (d'un message à teneur identique formulé dans une langue/culture différente). A l'interface entre décodage et (ré)encodage, dans cette zone encore mal définie, à la lisière des deux univers linguistiques et culturels, le traducteur/interprète applique toute une série d'étapes méthodologiques pour appréhender et réexprimer le message. A cet effet, il fait usage de sa « culture générale », de ses connaissances d'ensemble (sur le monde qui l'entoure et le contexte global de la situation de communication), puis, de proche en proche, se concentre sur des éléments de plus en plus détaillés : il examine le but présumé de l'acte de parole, les affects (ironie, humour, émotions diverses) qui animent l'auteur/locuteur, explore les non-dits et les sous-entendus éventuels, fait appel aux références partagées par l'auteur/locuteur et sa communauté, cerne le contenu du message et le but poursuivi (intention), traite les références culturelles, tient compte des idiosyncrasies de l'auteur/locuteur (style de l'écrivain ou accent de l'orateur, expressions favorites ou tics de langage), et aborde enfin les divers aspects plus proprement linguistiques du texte/discours : les expressions idiomatiques, la grammaire, la syntaxe, le vocabulaire technique ou spécialisé, les phrases ou mots utilisés, et tous les autres détails y compris de ponctuation ou de gestuelle susceptibles d'éclairer ou d'accompagner le message.

Je précise au passage que ce n'est pas par hasard que je présente ces éléments dans cet ordre : je suis en effet convaincu que l'approche « de haut en bas », c'est-à-dire qui va du plus général au plus particulier, est la bonne pour cerner un message et le soumettre à cette opération traduisante, car le chemin inverse fait par trop courir le risque de la superficialité et du mot-à-mot.

J'ajoute enfin, au chapitre des (différences mais surtout) similitudes, que le traducteur/ interprète est soumis à ce que j'appellerai la loi de Heisenberg de l'opération traduisante. De même qu'en physique quantique la simple présence d'un observateur influe sur le résultat d'une expérience ou même sur la description d'une réalité, de même en traduction/ interprétation, le message (qui existe dans l'absolu) ne peut être compris par les membres d'une autre communauté linguistique et culturelle qu'après avoir été soumis au traitement du traducteur/interprète. En d'autres termes, là aussi, l'opérateur, le traducteur/ interprète, du fait même de sa présence, fausse légèrement le message lui-même – tout en étant indispensable à ce que ce message puisse avoir une chance d'être lu ou perçu !

En résumé, tous les facteurs dont je viens de parler tendent plutôt à montrer les grandes similitudes fondamentales qui unissent traduction et interprétation, puisque toutes mes remarques peuvent s'appliquer aussi bien à l'une qu'à l'autre de ces branches.

Quant au contexte de travail dans lequel ces activités s'inscrivent, il est lui aussi divers, mais pas aussi différent qu'on pourrait le penser. En traduction, deux grandes catégories s'imposent : la traduction spécialisée ou pragmatique (textes utilitaires, descriptifs ou factuels), qui se pratique au quotidien et s'avère indispensable dans notre univers mondialisé, mais où ceux qui la pratiquent sont relégués aux oubliettes ; et la traduction littéraire, activité-phare prestigieuse, mais dont les acteurs ne jouissent pas non plus nécessairement de la réputation qu'ils mériteraient. De l'autre côté, en interprétation, malgré les nombreuses catégories professionnelles que ce terme générique peut recouvrir (interprétation de service public, médicale, judiciaire, pour les médias, de liaison, de conférence, etc.), le point commun est le paradoxe entre la visibilité certaine de l'activité proprement dite (tout le monde se souvient avoir vu un interprète entre deux chefs d'Etat ou sait – ou croit savoir – ce qu'est la simultanée) et l'anonymat des interprètes à titre personnel.

Il faut dire que les malentendus à propos de l'interprétation, mais aussi de la traduction, ne manquent pas. Ces malentendus sont tout d'abord répandus dans le grand public : certaines langues ignorent la distinction entre « traduction » (écrite) et « interprétation » (orale), mais même dans les langues qui utilisent des termes clairement différents, la perception reste floue et les deux métiers sont souvent confondus. Deuxièmement, la combinaison linguistique du traducteur/ interprète donne l'occasion d'autres confusions entre langues parlées ou comprises, langues activement ou passivement maîtrisées, voire sur la question des limites aux capacités linguistiques du traducteur/interprète, censé tout savoir dans toutes les langues, même celles qu'il ne connaît pas. Troisièmement, le public croit souvent, à tort est-il besoin de le préciser, que tout traducteur sait nécessairement interpréter et tout interprète faire des traductions écrites. Quatrièmement, l'activité intellectuelle impliquée est souvent jugée comme secondaire, voire dévalorisée comme étant « à la portée de n'importe qui ». La formation spécifique n'est pas jugée utile, et quand bien même elle le serait, le public croit généralement qu'elle ne devrait porter que sur la langue (et non sur les techniques de traduction/ interprétation ni sur les contenus thématiques abordés dans les textes/discours).

Cette perception erronée du rôle de la formation se retrouve hélas également dans les milieux universitaires, où les filières de traduction/interprétation sont classées comme relevant des langues, donc affectées aux facultés de langues et civilisations, sans faire l'objet d'un traitement particulier. Pire encore, on considère qu'il serait possible de devenir traducteur/ interprète sans s'y consacrer de façon intensive, simplement en « saupoudrant » un cursus philologique de quelques cours de traduction/interprétation isolés. Par ailleurs, les milieux académiques souffrent souvent de la tendance consistant à vouloir insister sur la théorie dans la formation des traducteurs/interprètes, alors que ces métiers sont par essence pragmatiques et destinés à être exercés sur un marché précis. Loin de moi l'idée de vouloir minimiser le rôle et l'importance de la théorie en tant que démarches d'accompagnement et d'éclairage de la formation des traducteurs/ interprètes. Mais force est de reconnaître que l'équilibre entre théorie et pratique doit être savamment dosé si l'on ne veut pas qu'il aboutisse à des résultats aberrants ou inutiles. Enfin, le dernier grand malentendu porte sur la place de la formation des interprètes : du simple fait qu'une certaine maturité est demandée aux impétrants, et qu'une formation de traducteur constitue souvent un moyen « naturel » (et, d'une certaine manière, logique) d'y accéder, d'aucuns considèrent parfois que l'interprétation est « supérieure » à la traduction, alors qu'elle nécessite simplement des qualités personnelles différentes.

Tout au long de l'étude que je viens de vous proposer, je crois avoir montré les innombrables points de contact, donc de liaison, entre « le vicomte de Traduction et Mme d'Interpréteuil ». Quant à savoir si ces liaisons sont dangereuses, et d'où pourrait venir le danger, je laisse aux intervenants qui me suivront aujourd'hui et demain le soin d'y réfléchir et je me réjouis par avance de leurs apports à ce débat passionnant.

Je vous remercie de votre attention.

B. Krémer, 2 décembre 2010